



# RISQUES, ÉTUDES ET OBSERVATIONS

**2022-numéro spécial**

## **Crises et Espaces**

***Questionnements, implications et effets***



## Éditorial

Cher lectorat,

Il y a deux ans, au cœur de l'année 2020, nous publions un numéro exceptionnel dédié aux risques et à la Covid-19. Ce numéro, coordonné par le Professeur Yann Leroy, avait été l'occasion de réunir chercheurs et chercheuses autour d'une crise qui était alors à l'œuvre, les conduisant à livrer un regard brut sur une situation inédite et évolutive.

Deux années se sont écoulées depuis, et j'ai le plaisir de vous présenter, en cette année 2022, un numéro exceptionnel de Riséo. Résolument tourné vers l'ouverture et le caractère opérationnel des réflexions sur les risques, ce numéro spécial fait la part belle à la pluridisciplinarité ! En ouvrant ses colonnes aux actes de la journée d'études doctorales « Crises et espaces : questionnements, implications et effets » organisée le 3 juin 2021 à l'Université de Lille (R. Lesné, J. Froty, J. Guerrero, J. Haquet, M. Hiliquin et E. Masclef, dir.)

Quoiqu'il dépasse la seule question de la crise Covid-19, ce dossier est une occasion de revenir sur les effets des crises, et s'inscrit ainsi dans la continuité des numéros précédents de Riséo. Les contributions et réflexions, d'une très grande diversité, s'articulent avec cohérence et rigueur autour d'une thématique désormais incontournable : celle des crises dans une perspective sociale et territoriale.

Bonne lecture,

Julie Mattiussi  
Maîtresse de conférences, Université de Haute-Alsace  
CERDACC UR 3992

# Sommaire détaillé

INTRODUCTION DU DOSSIER SPECIAL « CRISES ET ESPACES : QUESTIONNEMENTS, IMPLICATIONS ET EFFETS » , ROBIN LESNÉ, JULIA FROTEY, JULIEN GUERRERO, JONATHAN HAQUET, MARIE HILQUIN, EUGENIE MASCLEF ..... 4

## 1. Crises globales, crises locales et (ré)appropriation de l'espace..... 8

Une rivière et sa rive pour étudier les enjeux d'une crise entre animaux et humains-Le cas des « Human-Wildlife Conflict » du Parc National de Bardia (BNP, Népal), Nolwen VOUELLER..... 9

Face aux crises, le retour au local-Mise en perspectives historiques et retour d'expérience du jardin collectif de l'université de la Polynésie française, Anthony TCHÉKÉMIAN ..... 19

## 2. L'espace urbain à l'épreuve de crises sociales, économiques et environnementales..... 30

Résorber la crise pour générer la crise ? Analyse croisée des deux quartiers du XIX<sup>ème</sup> siècle à Nancy (France),  
Léopold BARBIER..... 31

La crise des centres des villes petites et moyennes: entre évolution des pratiques sociales et restructurations spatiales-Cas de la Bretagne, Iwan LE CLEC'H..... 42

Voir la crise dans la ville-Étude qualitative du régime de visibilité de la crise dans l'environnement urbain d'une ville moyenne grecque, Cécile COUDRIN ..... 54

## 3. La représentation de l'espace, un outil de gestion des crises ..... 67

L'espace urbain et son appropriation : causes et conséquences de la crise aragonaise de 1591-1593, Kassandre ASLOT ..... 68

La carte comme instrument de l'organisation spatiale lors de situations d'exercice de gestion de crise, Fanny DI TURSI ..... 78

Comment penser les sociétés urbaines à travers la crise environnementale de la pollution atmosphérique ? Le cas de Téhéran et de Mexico, Loup DELADERRIÈRE ..... 89

## 4. Recherche sociétale et expérimentations territoriales de trajectoires de sortie de crise102

Panser les crises des bassins légumiers manchots : résilience agronomique ou tournant territorial, Pierre GUILLEMIN ..... 103

Agir sur l'aménagement du territoire dans la reconstruction post-catastrophe naturelle-Enjeux pour les littoraux saint-martinois (Antilles françaises) après le passage de l'ouragan Irma, Marie CHERCHELAY ..... 115

## Mentions légales

### Ligne éditoriale :

*Risques, Études et Observation* (Riséo) est une revue doctrinale universitaire dédiée à la question des risques en droit. Elle publie à un rythme biannuel des articles variés articulés autour de la question du ou des risques. Rattachée au Centre européen de recherche sur les Risques, le Droit des Accidents Collectifs et des Catastrophes (CERDACC) de l'Université de Haute-Alsace, elle est publiée en *open access*, téléchargeable en PDF sur le site [www.riseo.cerdacc.uha.fr](http://www.riseo.cerdacc.uha.fr) et diffusée sur la plateforme Calaméo

### La rédaction :

Responsable scientifique : Julie MATTIUSSI

Coordinatrice éditoriale : Nathalie ARBOUSSET

Editeur numérique : Université de Haute-Alsace

### Politique de publication :

Titre : Riséo

Sous-titre : Risques, études et observations

ISSN : 2110-5537

Périodicité : bi-annuelle, sous réserve de numéro exceptionnel

Type de support : électronique

Année de création : 2010

### Politique des droits d'auteurs et de diffusion :

Publication d'accès ouvert et de réutilisation « lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou créer un lien vers un texte intégral ».

Licence Creative commons

### Politique d'évaluation :

Les soumissions sont libres, à l'adresse suivante : [cerdacc.riseo@gmail.com](mailto:cerdacc.riseo@gmail.com)

Les auteurs et autrices conservent leurs droits d'auteurs ; les articles ne font en conséquence l'objet d'aucune rémunération.

La sélection et éventuelles demandes de modifications sont opérées par la responsable scientifique. En cas de participation à la rubrique dossier, la sélection et éventuelles demandes de modification sont effectuées par les coordinateurs ou coordinatrices du dossier.

Les articles ne sont pas soumis à contraintes de signes. Il revient toutefois aux auteurs et autrices de respecter la charte graphique : Charte graphique

Un article soumis à la revue ne doit pas être soumis dans le même temps à une autre revue, ni avoir été publié précédemment, y compris dans une autre langue.

Conformément aux règles de la déontologie scientifique, la revue condamne fermement toute pratique de plagiat et de falsification des données.

## **Introduction du dossier spécial « Crises et Espaces : questionnements, implications et effets »**

**Robin LESNÉ<sup>1</sup>**

Docteur en aménagement de l'espace et urbanisme  
Chercheur associé ULR 4477 TVES, Université du Littoral Côte d'Opale

**Julia FROTEY<sup>2</sup>**

Chercheure post-doctorale  
Université du Québec à Trois-Rivières

**Julien GUERRERO<sup>1</sup>**

Doctorant en géographie  
Université du Littoral Côte d'Opale, ULR 4477 TVES

**Jonathan HAQUET<sup>3</sup>**

Doctorant en aménagement de l'espace et urbanisme  
Université de Lille, ULR 4477 TVES

**Marie HILQUIN<sup>3</sup>**

Doctorante en géographie  
Université de Lille, ULR 4477 TVES

**Eugénie MASCLEF<sup>3</sup>**

Doctorante en aménagement de l'espace et urbanisme  
Université de Lille, ULR 4477 TVES

Depuis l'apparition d'un nouveau coronavirus en 2019, SARS-CoV-2, les sociétés contemporaines doivent s'organiser afin d'endiguer une pandémie. Outre la prise en charge sanitaire des populations, des outils de gestion sociale ont été mis en œuvre dans la plupart des pays touchés par la maladie, parmi lesquels le confinement du grand public, le couvre-feu ou les gestes barrières, notamment le port du masque obligatoire.

La communauté scientifique s'est alors mobilisée afin de traduire les impacts de ces mesures et des décisions politiques sur le quotidien des citoyens. La réactivité de la recherche en sciences humaines et sociales sur la gestion de la crise sanitaire et ses enjeux a été soulignée et démontre que la crise est un objet de connaissance à part entière : parce qu'il existe un « avant » et un « après », la crise contribue à marquer l'histoire et ouvre un champ d'étude

---

<sup>1</sup> Univ. Littoral Côte d'Opale, Univ. Lille, ULR 4477 - TVES - Territoires Villes Environnement & Société, F-59140 Dunkerque, France.

<sup>2</sup> Université du Québec à Trois Rivières, Trois Rivières, QC, G8Z4M3, Québec, Canada

<sup>3</sup> Univ. Lille, Univ. Littoral Côte d'Opale, ULR 4477 - TVES - Territoires Villes Environnement & Société, F-59000 Lille, France.

critique sur ses causes et ses conséquences<sup>4</sup>. Les crises, plus généralement, relèvent ainsi de situations « *considérées comme anormales sur une période donnée* » et dont « *les outils de régulation existants s'avèrent inadéquats* »<sup>5</sup>. Elles peuvent être soudaines et violentes telle une « rupture de rythme »<sup>6</sup> dont la perception de brutalité peut être accentuée par les médias<sup>7</sup>.

À l'image de la pandémie de COVID-19, les crises agissent également comme des « amplificateurs » ou des « révélateurs » de structures sociales et territoriales inégalitaires, que l'on peut appréhender à différentes échelles locales, nationales ou internationales<sup>8</sup>. À titre d'exemple, la surexposition des femmes à l'épidémie de COVID-19 en raison de leur nombre dans les métiers du soin a été documentée<sup>9</sup>, de même que les facteurs territoriaux qui expliquent les différences de propagation du coronavirus dans l'espace (densité de population des villes, taux de pauvreté et taux d'occupation des logements)<sup>10</sup>. L'ancrage spatial de la pandémie et ses effets sur l'organisation des territoires est devenu un axe de recherche fécond. Géographes et urbanistes ont par exemple interrogé, dès 2020, les choix résidentiels et de mobilité des citoyens, pendant et après la crise sanitaire. Des dynamiques de « *démétropolisation* »<sup>11</sup> ont été détaillées, à l'issue de nouvelles préférences résidentielles des salariés après-crise, plus favorables aux villes petites et moyennes.

Ces travaux alimentent une réflexion plus générale sur les relations entre la crise, non seulement sanitaire, mais aussi sociale, politique et environnementale, et l'organisation des territoires. Des doctorant·e·s du laboratoire Territoires, Villes, Environnement & Société (TVES - ULR 4477, Université de Lille, Université du Littoral - Côte d'Opale) se sont ainsi inscrits dans ce contexte de recherche sur la crise en organisant une journée d'études doctorale, en 2021, intitulée « Crises et Espaces »<sup>12</sup>. Celle-ci a permis d'interroger les multiples rapports des crises à l'espace, en rassemblant plus de 60 participants autour de 16 communications. Cette journée s'est voulue volontairement pluridisciplinaire en proposant des travaux inédits en géographie, histoire, anthropologie, droit ou sociologie, portant sur les effets territoriaux des crises sanitaires, environnementales, sociales et économiques. Le présent dossier donne ainsi accès aux travaux de 10 auteur·e·s ayant participé à la journée d'études doctorales.

Les deux premiers articles donnent à voir directement les effets de la crise sanitaire actuelle sur l'appropriation des espaces par les communautés humaines et animales. L'article de **Nolwen Vouiller** détaille, dans un premier temps, un exemple de conflit entre humains et animaux (*Human Wildlife Conflict*) au sein d'un parc naturel bordant un bras de la rivière Karnali au Népal. L'épidémie, en réduisant le nombre de visiteurs du parc, a contribué à

---

<sup>4</sup> M. GAILLE et P. TERRAL (coord.), *Les sciences humaines et sociales face à la première vague de la pandémie de Covid-19 - Enjeux et formes de la recherche*, HS3P-CriSE, 2020. <https://www.hs3pe-crisis.fr/les-sciences-humaines-et-sociales-face-a-la-premiere-vague-de-la-pandemie-de-covid-19-enjeux-et-formes-de-la-recherche/actualites/>

<sup>5</sup> T. TARDY, *Gestion de crise, maintien et consolidation de la paix*, De Boeck Supérieur, 2009, p. 13.

<sup>6</sup> P. GEORGE et F. VERGER, « Crise », in P. GEORGE et F. VERGER (dir.), *Dictionnaire de la géographie* (10e éd., p. 106), Presses universitaires de France, 2009.

<sup>7</sup> C. ROSSMANN, L. MEYER et P. J. SCHULZ, « Mediated Amplification of a Crisis: Communicating the A/H1N1 Pandemic in Press Releases and Press Coverage in Europe », *Risk Analysis* 2018, n° 38(2), p. 357-375.

<sup>8</sup> M. GAILLE et P. TERRAL, *op. cit.*

<sup>9</sup> S. LAUGIER, P. MOLINIER et N. BLANC, « Le prix de l'invisible. Les femmes dans la pandémie », *La vie des idées* 2020. <https://laviedesidees.fr/Le-prix-de-l-invisible.html>

<sup>10</sup> J.-P. ORFEUIL, « Densité et mortalité du Covid-19: la recherche urbaine ne doit pas être dans le déni ! », *Métropolitiques* 2020. <https://metropolitiques.eu/Densite-et-mortalite-du-Covid-19-la-recherche-urbaine-ne-doit-pas-etre-dans-le.html>

<sup>11</sup> G.-F. DUMONT, « Covid-19 : l'amorce d'une révolution géographique ? », *Population & Avenir* 2020, n° 750, p. 3.

<sup>12</sup> Pour un accès au programme détaillé : <https://crisesetespaces.sciencesconf.org/>

étendre les espaces de vie des animaux sauvages et à augmenter les contacts avec les habitants. Ces contacts sont perçus comme nuisibles, puisqu'ils peuvent engendrer des dégâts matériels ou des blessures physiques. L'article invite ainsi à repenser les relations qu'entretiennent nos sociétés avec la faune sauvage et les conséquences sanitaires et sociales issues de la dégradation de leur habitat. Dans un second temps, l'article d'**Anthony Tchékémian** documente les étapes de création d'un jardin collectif dans les espaces délaissés d'un campus universitaire en Polynésie Française. Si le projet est initié dès 2019, il prend tout son sens avec la crise sanitaire en permettant aux étudiants à la fois de s'approvisionner en produits frais à moindre coût et d'avoir accès à une activité physique et sociale. Pour l'auteur, ce jardin constitue un outil local de lutte contre les effets de crises de diverses natures : économiques (denrées coûteuses), sociales (isolement) et sanitaires (obésité). Ce projet de jardin collectif s'inscrit dans une tendance historique de retour au local en réponse à la crise, que l'on a pu observer lors de la chute de l'Empire romain et de l'essor de l'industrialisation au XIXe siècle.

Les trois articles suivants illustrent les effets des crises dans un espace particulier, celui des villes, traversé par des crises sanitaires, économiques et environnementales. L'article de **Léopold Barbier** décrit ainsi l'évolution du tissu urbain de Nancy en Meurthe-et-Moselle, caractérisé par l'ampleur des friches industrielles et ferroviaires. Ces emprises, témoins d'une industrialisation révolue, constituent aujourd'hui des opportunités foncières pour de nouveaux projets urbains. Pour l'auteur, ces projets, lancés avant la crise sanitaire, peinent toutefois à refléter des aspirations habitantes renouvelées par l'épidémie (accès à l'eau, à des espaces verts et démocratie participative). Pour cette raison, il ouvre la réflexion sur l'idée paradoxale que certains projets urbains peuvent être davantage des causes que des solutions aux situations de crise. L'article d'**Iwan Le Clec'h** invite ensuite à porter le regard sur des villes petites et moyennes de Bretagne. Il décrit une situation de concurrence entre les villes historiques et leurs nouvelles polarités périurbaines. L'auteur évalue les effets de cette dynamique sur l'habitat et la typologie des commerces des centres anciens. L'article témoigne ainsi d'une crise démographique, sociale et économique à l'œuvre dans les villes moyennes, tout en laissant entrevoir des signes de réappropriation habitante. De même, mais sur un terrain plus éloigné, l'article de **Cécile Coudrin** plonge le lecteur dans la réalité de la crise grecque de 2008 et ses effets sur les paysages urbains de la ville de Larissa. Vacances commerciales, friches commerciales ou encore chantiers abandonnés, sont autant de signes visibles à l'échelle locale d'une crise financière et économique mondiale que l'auteure a cartographiés.

Dans la troisième partie, les outils de représentation de l'espace, notamment la carte, sont mis à l'honneur en tant qu'outils de gestion des crises par les sociétés actuelles et historiques. L'article de **Kassandra Aslot** inaugure ainsi cette section par une réflexion historique sur la crise politique qui toucha la ville de Saragosse en Espagne, au XVIe siècle. Pour affermir son autorité face aux sujets aragonais, le roi Philippe II ancre des symboles de son autorité dans l'espace : création et destruction de bâtiments publics, présence renforcée des soldats et exécutions publiques. Le marquage d'un territoire, son quadrillage et sa compréhension par les cartes furent autant de moyens qui permirent à l'autorité centrale de maîtriser une série de révoltes locales. L'article de **Fanny Di Tursi** présente également la carte, papier ou numérique, comme un outil susceptible de faciliter la gestion de situations de crise par les forces de l'ordre, les secours ou les médecins. Grâce aux résultats obtenus à partir d'exercices



d'entraînement, l'auteure présente deux intérêts majeurs des cartes : elles sont un objet reliant les différents acteurs, même à distance ; et elles peuvent être réappropriées et détournées afin d'accroître leur utilité première. Enfin, l'article de **Loup Deladerrière** est centré sur les politiques de lutte contre la pollution environnementale des métropoles de Téhéran et de Mexico. Il y étudie la mise en place de zones à trafic limité ou alterné, résultat d'un découpage de l'espace urbain qui produit des inégalités socio-spatiales. L'auteur détaille ainsi les stratégies de contournement des règlements menées par les classes aisées iraniennes qui s'opposent à la colère des classes populaires entravées dans leur mobilité. La création de périmètres d'accès à la ville est une manière pour les autorités de se réapproprier l'espace et d'en proposer une nouvelle organisation face à la crise.

Les deux derniers articles achèvent notre dossier spécial par une réflexion sur les capacités de résilience de nos sociétés face aux crises. L'article de **Pierre Guillemain** donne à voir les stratégies de résilience mises en place par les entreprises, les élus et les habitants dans le département de la Manche face aux crises qui touchent le secteur de l'agroalimentaire (délocalisations, recul des exploitations, dépendances et épidémies). L'auteur passe en revue les facteurs qui expliquent les crises ainsi que les leviers plus ou moins efficaces utilisés pour les enrayer sur trois bassins légumiers. Parmi ces leviers, l'on compte la diversification de la production, la croissance du maraîchage et l'écoulement des produits dans les espaces de vente locaux : le territoire et ses ressources permettent ainsi aux acteurs de rebondir après la crise. Enfin, l'article de **Marie Cherchelay** pointe les contradictions qui existent actuellement entre les objectifs touristiques et économiques et la nécessaire adaptation du territoire aux catastrophes naturelles dans les Antilles françaises. À Saint-Martin, si l'aménagement touristique du littoral apparaît comme un moyen de soutenir l'économie locale, celui-ci aggrave aussi le risque de submersion marine et de dégâts matériels et humains. L'auteure suggère au lecteur qu'une issue politique à cette double crise est possible et consisterait à prendre en compte les revendications et les connaissances populaires par un processus abouti de concertation citoyenne.

Ce numéro spécial dresse ainsi un large panorama des multiples crises qui peuvent affecter le rapport des sociétés à leur espace de vie : chacun peut y puiser des réflexions afin d'alimenter sa propre expérience.

Ce numéro n'aurait pu voir le jour sans le comité d'édition de la revue RISÉO que nous remercions vivement pour son accueil favorable. Nous remercions également l'ensemble des participant·e·s et communicant·e·s présent·e·s lors de la journée d'études. Cette introduction nous donne aussi l'occasion de souligner le travail méticuleux entrepris par les dix auteur·e·s avec leurs relecteurs et relectrices. Nous remercions enfin nos établissements de rattachement, l'Université de Lille et l'Université du Littoral Côte d'Opale ainsi que le Laboratoire TVES, qui ont soutenu le projet de valorisation de la journée d'études doctorales.

Nous souhaitons enfin aux lecteurs et lectrices de ce numéro<sup>13</sup> une très bonne lecture !

---

<sup>13</sup> Afin de citer cette introduction : R. LESNÉ, J. FROTEY, J. GUERRERO, J. HAQUET, M. HILQUIN et E. MASCLÉF, « Introduction au dossier spécial "Crises et espaces : questionnements, implications et effets" », *Risques, études et observations* 2022-numéro spécial. Pour contacter le comité d'organisation du dossier spécial : [doctorantstves@gmail.com](mailto:doctorantstves@gmail.com)

## 1. Crises globales, crises locales et (ré)appropriation de l'espace

# Une rivière et sa rive pour étudier les enjeux d'une crise entre animaux et humains

## Le cas des « Human-Wildlife Conflict » du Parc National de Bardiya (BNP, Népal)

**Nolwen VOUILLER**

Doctorante en anthropologie  
EHESS, LAS ; ULiège, LASC

### I) Introduction

Si l'on en croit le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales<sup>1</sup>, une crise peut être décrite comme une « *manifestation brusque et intense, de durée limitée (d'un état ou d'un comportement), pouvant entraîner des conséquences néfastes* » ou encore comme une « *situation de trouble [...] lorsque l'individu est confronté à des problèmes d'ordre physiologique et/ou psychologique* ». Celle-ci peut aussi, lorsqu'elle est davantage considérée au niveau groupal et sociétal, être définie comme une « *situation où les principes sur lesquels repose une activité sont remis en cause* » et faire « *craindre ou espérer un changement profond* ». Si l'on met de côté les différents champs dans lesquels ces définitions sont formulées (économique, politique, sanitaire, etc.), la notion de crise rassemble l'idée d'une situation problématique, intense, qui peut toucher à la fois la société et l'individu, au niveau physiologique et/ou psychique et qui peut être vue comme un moment annonciateur de changements.

La présente démonstration s'axe sur l'une des quatre crises rendues visibles par l'étude d'un bras de rivière nommé *Khauraha* et de sa rive nommée *Banbhoj sthal* (« *aire de pique-nique forestier* »), dans le sud-ouest du Népal. Si cet « *espace-temps* »<sup>2</sup> particulier révèle à la fois une crise écologique<sup>3</sup>, sanitaire<sup>4</sup>, représentationnelle, identitaire ou générationnelle<sup>5</sup>, il révèle aussi une crise spatiale entre humains et animaux nommée « *Human Wildlife Conflict* » (HWC). La question qui guide cette démonstration est la suivante : en quoi ethnographier le bras d'une rivière peut faire réfléchir sur une crise spatiale entre humains et animaux ?

Alors qu'une première partie posera l'indispensable cadre spatio-temporel du terrain d'étude et présentera les différents groupes d'individus rencontrés, la partie suivante fera état de la méthodologie employée et analysera les différents éléments qui font de cette situation une crise spatiale. Une dernière partie détaillera les enjeux de la *Khauraha* et de sa rive dans l'étude de cette crise et exposera les premières pistes de recherche appliquée imaginées sur ce terrain.

---

<sup>1</sup> CNRTL, « crise ». <https://www.cnrtl.fr/definition/crise>

<sup>2</sup> A.-L. AMILHAT-SZARY, *Géopolitique des frontières : découper la terre, imposer une vision du monde*, Le Cavalier Bleu, 2020.

<sup>3</sup> La rivière apparaît comme étant de plus en plus polluée, nonobstant l'importance sacrée de celle-ci. Cela se traduit notamment par une omniprésence de déchets plastiques depuis une dizaine d'années.

<sup>4</sup> À l'heure de la première écriture de ce papier, le variant Delta prend du terrain et la situation du Népal face à la pandémie n'a jamais été aussi alarmante.

<sup>5</sup> Ce type de crise caractérise ici une situation où un ensemble de croyances et pratiques plus traditionnelles rencontrent une mondialisation grandissante se manifestant via les réseaux sociaux, les ONG ou le tourisme.

## II) Cadre spatio-temporel et interlocuteurs

### A) Le Népal, le *Teraï* et le Parc de Bardiya

Encastré entre l'Inde et la Chine<sup>6</sup>, plus précisément le Tibet, le Népal fait partie de l'Asie du Sud et est traversé d'ouest en est par l'aire Hindou-Kouch-Himalaya. Avec ses 147,181 km<sup>2</sup>, il représente environ un quart de la superficie de la France et héberge moitié moins d'habitants, c'est-à-dire 30 millions, sans compter les migrants travaillant à l'étranger (environ 5 millions).

Le pays est divisé en quatre<sup>7</sup> grandes altitudes<sup>8</sup>. Les hautes montagnes, tout d'abord, sont comprises entre 3 500 et 8 850 mètres, on y cultive généralement des pommes de terre et du sarrasin. On parle de moyennes montagnes lorsqu'elles se situent entre 1 500 et 4 500 mètres, on y cultive du riz, du maïs, du blé ou encore de l'orge. Les basses montagnes, de leur côté, sont comprises entre 400 et 2 400 mètres et sont similaires au niveau de l'agriculture plébiscitée. Enfin, la plaine, appelée *Teraï*, se situe rarement au-dessus de 200 ou 400 mètres d'altitude, on y cultive surtout du riz l'été et du blé l'hiver, mais aussi de la canne à sucre et du tabac. C'est précisément dans cette frange indo gangétique, qui représente 34,019 km<sup>2</sup>, rassemble plus de 50 % de la population et forme la frontière avec l'Inde<sup>9</sup>, que le terrain de la démonstration prend place.

Dans les années 1970, le Népal est identifié comme une zone de crise écologique et l'éco-tourisme se développe, notamment via la création de zones protégées<sup>10</sup>. Le Parc National de Bardiya (BNP) est l'un des douze parcs du pays, le plus vaste du *Teraï*, avec ses 968 km<sup>2</sup> de forêt subtropicale. Officiellement créé en 1988 ou 1989<sup>11</sup>, il fut jusqu'en 1969 une réserve de chasse pour la famille royale<sup>12</sup>, où le roi Mahendra aurait été le dernier à pratiquer ce « sport ». Il est aujourd'hui possible de le visiter à dos d'éléphant, à pied, en jeep ou en rafting.

Le Parc est entouré d'une *bufferzone* (« zone tampon ») établie en 1996 et s'étendant de 2 à 7 kilomètres autour de celui-ci. La rivière *Khauraha* fait partie de cet espace et a pour rive une bande de terre nommée par les locaux « *Banbhoj sthal* » (« aire de pique-nique forestier ») ou « *picnic place* » (« zone de pique-nique »). Celle-ci appartient à la zone de Hattisar, rattachée au village de Thakurdwara et appelée ainsi en raison du *breeding center* du même nom qui prend place au plus près de la rivière et héberge un ensemble d'éléphants captifs et leurs cornacs. C'est un endroit qui fait les frais de certains droits et devoirs, nous le verrons, et qui rassemble, sur un micro-territoire, de nombreux existants<sup>13</sup>.

---

<sup>6</sup> Pays avec lesquels il a connu de nombreuses discordes, voir P. RAMIREZ, « Le Népal entre la Chine et l'Inde », *Outre-Terre* 2009, n° 21, p. 235-241.

<sup>7</sup> Au niveau administratif, les catégories hautes et moyennes montagnes n'en forment qu'une seule.

<sup>8</sup> J. SMADJA, O. AUBRIOT, O. PUSCHIASIS, T. DUPLAN, J. GRIMALDI, M. HUGONNET et P. BUCHHEIT, « Changement climatique et ressource en eau en Himalaya », *Journal of Alpine Research / Revue de géographie alpine* 2015, n° 103(2). <http://journals.openedition.org/rga/2850>

<sup>9</sup> CBS, « A compendium of National Statistical System of Nepal ». <https://cbs.gov.np/>

<sup>10</sup> M. LIECHTY, *Far Out: Countercultural Seekers and the Tourist Encounter in Nepal*, The University of Chicago Press, 2017.

<sup>11</sup> Les dates varient, le calendrier népalais étant différent du calendrier grégorien : les mois vont du 15 au 15 et le passage à la nouvelle année se fait par exemple mi-avril. On considère qu'il y a six saisons dans le calendrier népalais, et, à titre d'exemple, nous sommes actuellement là-bas en 2078 (57 ans de plus).

<sup>12</sup> J. E. STUDSROD et P. WEGGE, « Perk-People Relationships: The Case of Damage Caused by Park Animals Around the Royal Bardia National Park, Népal », *Environmental Conservation* 1995, n° 22(2), p. 133-142.

<sup>13</sup> P. DESCOLA, *Par-delà nature et culture*, Gallimard, 2005.



Figure 1 : Rencontre entre chien et éléphant de part et d'autre de la *Khauraha*, Bardiya, Août 2019.  
Réalisation : Nolwen Vouiller.

## B) Des animaux sauvages, domestiques et des humains

Le Parc de Bardiya abrite un ensemble d'espèces dont certaines sont rares et menacées<sup>14</sup>, qualifiées de sauvages ou de « *jungali* » (de la jungle) : des tigres (*Panthera tigris*), des léopards (*Panthera pardus*), des éléphants asiatiques (*Elephas maximus*), des rhinocéros indiens (*Rhinoceros unicornis*), des cerfs (*Axis axis*), des singes (*Macaca mulatta* et *Semnopithecus entellus*), divers serpents tels que la vipère de Russell, le cobra royal et le krait principalement, des crocodiles (*Gavialis gangeticus* ou *Crocodylus palustris*) et un grand nombre d'oiseaux (plus de 500 espèces à Bardiya<sup>15</sup>).

Au plus près du Parc, en *Bufferzone*, vivent des humains d'ethnies, de castes<sup>16</sup> et de provenances variées (Tharu<sup>17</sup>, Brahmane, Chhetri, Intouchables, touristes et résidents étrangers). Ils sont de sexes, d'âges, de professions différentes (paysans, fermiers, touristes, guides touristiques, cornacs, directeur de *resort*, militaires ou rangers) et côtoient quotidiennement un ensemble d'animaux qualifiés de domestiques ou de « *ghar paluwa* » (élevés à la maison) : vaches ou plutôt zébus, buffles, chèvres, cochons, chiens, chats et autres.

<sup>14</sup> S. TEJ KUMAR, *Wildlife of Nepal, A Study of Renewable Ressources of Nepal Himalayas*, Bimala Shrestha, 2003.

<sup>15</sup> Communication personnelle avec Susela Chettri, femme guide exerçant à Bardiya, en 2021.

<sup>16</sup> Système basé sur la division de la société en plusieurs groupes hiérarchisés, avec à la fois une différence de professions et de richesse (prêtres/enseignants, gouvernants/guerriers, artisans/marchands, ouvriers/serviteurs), mais aussi physique (couleur de peau, forme du visage, taille du nez, etc.). En 1963, il est décrété que les affaires relatives à la caste ne relèvent plus de la loi, mais celles-ci entraînent toujours dans les faits une forme d'endogamie, de ségrégation géographique et d'exploitation des castes supérieures sur les castes inférieures.

<sup>17</sup> Les Tharu sont des « *autochtones du Terai [zone subtropicale qui longe la frontière avec l'Inde]. D'est en ouest, on distingue les Kuchila Tharu, les Chitwanya Tharu, les Katharya Tharu, les Dangaura Tharu, les Rana Tharu* », cité par G. KRAUSKOPFF, *Maîtres et possédés, Les rites et l'ordre social chez les Tharu (Népal)*, CNRS, 1989, p. 257.

### III) L'étude d'une crise spatiale

#### A) Nature des données

Cette démonstration se base à la fois sur une méthode socio-anthropologique, c'est-à-dire sur un terrain de plusieurs mois en immersion avec observation participante aux différentes activités villageoises, recueil de récits de vie, entretiens enregistrés ou encore travail avec traducteur, mais aussi sur une observation répétée des animaux présents. Les données ont été récoltées dans le cadre d'un terrain de trois mois mené entre juin et septembre 2019, durant les mois népalais nommés *asār*, *sāun* et *bhadau* en période de mousson, dans l'espace-temps présenté en *supra* et auprès des interlocuteurs mentionnés. Une dizaine d'entretiens ont notamment été effectués avec des personnes ayant été attaquées par des animaux du Parc ou ayant perdu un membre de leur famille dans de tels événements. Enregistrés, retranscrits puis analysés, ils ont été menés de manière semi-directive en anglais ou en népali avec l'aide d'un traducteur. Les questions ont souvent été posées de manière indirecte, permettant de générer une discussion évitant des réponses trop évidentes, préprogrammées ou trop basées sur une désirabilité sociale<sup>18</sup>. En plus des entretiens, une présence quotidienne et prolongée auprès de la *Banbhoj sthal* – notamment lors d'activités du quotidien telles que le gardiennage de chèvres, la pratique d'arts martiaux près de la rivière, la danse lors des fêtes rituelles et autres – ainsi qu'une série d'excursions dans le Parc de Bardiya ont permis de mener des observations directes et, à l'aide d'une caméra, d'un appareil photo et d'un enregistreur, de récolter des données audio-visuelles de manière plus informelle.

La présente démonstration s'appuie sur ces multiples observations et entretiens, mais n'en représente qu'un condensé en raison de sa longueur limitée. Ainsi, l'analyse proposée ne contient que très peu de verbatims, même s'ils en sont bien à l'origine.

#### B) Human Wildlife Conflict

Les HWC peuvent être définis comme les attaques ou destructions de la faune envers les humains ou leurs animaux, mais parfois aussi comme une situation où les humains nuisent à ces animaux, avec donc plus de réciprocité et de symétrie. À Bardiya les HWC entrent davantage dans le premier aspect de la définition et prennent la forme de destructions de champs et de maisons<sup>19</sup> et/ou la mort d'habitants. L'inverse est plutôt nommé « *wildlife crime* » ou braconnage.

Si les rencontres entre humains et animaux ne se réduisent pas à des conflits<sup>20</sup> – elles sont la plupart du temps bien autre chose que cela –, les HWC sont de plus en plus nombreux à Bardiya. Les interlocuteurs rencontrés en témoignent dans leurs discours en 2019 et depuis, sur les réseaux sociaux. Il faut dire que le Népal a vu sa population humaine doubler en quarante ans<sup>21</sup> et c'est aussi le cas de sa population de tigres, en moins de dix ans : environ 87

---

<sup>18</sup> R. J. FISHER, « Social desirability bias and the validity of indirect questioning », *Journal of Consumer Research* 1993, n° 20(2), p. 303-315.

<sup>19</sup> À Bardiya les maisons sont pour la majorité en *mato* (mélange d'argile, de terre et d'excréments de rhinocéros, de vache ou d'éléphant), en bois et en bambou tressé.

<sup>20</sup> A. FUENTES, « Natural cultural encounters in Bali: Monkeys, Temples, Tourists, and Ethnoprimatology », *Cultural Anthropology* 2010, n° 25(4), p. 600-624.

<sup>21</sup> Une importante population s'est installée « dans le Téraï en réponse à la demande de main-d'œuvre du gouvernement népalais qui a délibérément encouragé ces migrations dès le début du XIXe siècle car il ne trouvait pas suffisamment de volontaires népalais pour mettre en valeur les terres de la plaine, à fort potentiel agricole [...]. Enfin, des populations originaires des montagnes (Pahadi) se sont installées dans

actuellement dans le BNP<sup>22</sup>. La pression démographique est en corollaire de plus en plus forte sur ces espaces.

80 % de la surface du Parc reste inaccessible aux touristes afin de préserver la biodiversité et la sécurité des animaux<sup>23</sup>, mais le nombre annuel de ces premiers est passé de 6 000 en 2001 à 20 000 en 2018<sup>24</sup>. En haute saison, entre octobre et mai, il arrive régulièrement que 150 à 200 personnes soient présentes dans le Parc, au même moment. Et si les rencontres entre touristes et animaux sont contrôlées par la présence obligatoire d'un guide et par un accès restreint au Parc, elles sont tout de même recherchées et favorisées par celui-ci pour des raisons financières. On a ici des enjeux économiques et territoriaux tout à fait particuliers, où, contrairement à ce que voudrait la direction du Parc (séparer les villageois des *jungali*<sup>25</sup>), ces territoires se croisent, se superposent et ces différents groupes se rencontrent eux aussi, notamment pour des raisons d'accès aux ressources que sont l'herbe, les céréales, les fruits, le bois ou encore la viande.

Le *Teraï* est le « *grenier à grains* » du Népal, les cultures y sont nombreuses et sont particulièrement attractives pour les animaux du Parc. Ainsi les éléphants viennent au village pour manger les plantations, pour se reproduire avec les éléphantesses captives du *breeding center*, pour détruire des maisons, les tigres et les léopards – surtout s'ils ont grandi sans apprendre à chasser ou s'ils sont trop vieux pour – afin de manger de petits animaux ou des enfants. Les humains viennent dans le Parc pour faire du tourisme, pour venir couper de l'herbe pour leurs bêtes (qui souvent viennent d'elles-mêmes), pour venir prendre du bois, de la terre ou encore certains fruits.

---

la plaine au cours des cinquante dernières d'années, une fois le paludisme éradiqué. Ces migrations sont également des migrations spontanées et individuelles, non organisées, mais contrairement à celles précédemment présentées, elles ont eu lieu de façon continue jusqu'à aujourd'hui », cité par O. AUBRIOT, « Perceptions des changements climatiques en zone pionnière dans la plaine du Teraï, Népal », in C. BREDA., M. CHAPLIER, J. HERMESSE et E. PICCOLI (dir.), *Terres (dés)humanisées : ressources et climat* (p. 211-237), L'Harmattan, 2014, p. 5.

<sup>22</sup> NTNC, « Nepal Set to Become the First Country to Double its Tiger ». <https://ntnc.org.np/news/nepal-set-become-first-country-double-its-tigers>

<sup>23</sup> A. T. LECLERQ, M. L. GORE, M. C. LOPEZ et J. M. KERR, « Local perceptions of conservation objectives in an alternative livelihoods program outside Bardia National Park, Nepal », *Conservation Science and Practice* 2019, n° 1(12), p. 1-11.

<sup>24</sup> Communication personnelle avec Laxmi Joshi, botaniste et chercheur du National Trust for Nature Conservation (NTNC, Bardiya) en 2019.

<sup>25</sup> Par l'intermédiaire de barrières électrifiées, de lumières automatiques supposées effrayer les animaux, la mise en place de cultures non-attractives (menthe, camomille, piments, etc.), de nombreux contrôles, etc.





Figure 2 : Destruction nocturne du salon par un éléphant, Bardiya, Août 2019. Réalisation : Nolwen Vouiller.

Lors de ce premier terrain de trois mois en 2019, deux fermiers sont tués par un « *man-eater* » (tigre mangeur d'Hommes<sup>26</sup>) dans le district de Bardiya. Durant plusieurs semaines, des éléphants dits « *fous* » viennent détruire les rizières, les champs de maïs et certaines maisons. De nombreux interlocuteurs ont perdu un membre de leur famille dans ces rencontres, ne peuvent plus s'approcher de la forêt et ont des blessures ostensibles. Ces problématiques sont quotidiennes.

#### IV) Vers une anthropologie-action

##### A) *Khauraha et Banbhoj sthal*

Comment alors étudier ces HWC, si présents et urgents dans les faits et les discours de ces interlocuteurs ? J'ai fait le choix de passer par une « *zone de contact* »<sup>27</sup>, par une « *niche écologique* »<sup>28</sup> que représentent rivière *Khauraha* et *Banbhoj sthal*, au sein de la *Bufferzone* du Parc de Bardiya. Celle-ci représente 372 km<sup>2</sup> au total<sup>29</sup> et est réglementée par un ensemble de droits (remboursements en cas de sinistre par les animaux du Parc par exemple) et de devoirs pour les habitants qui y vivent (pas de coupe de fourrage herbacé ou foliaire sans autorisation ou de récupération de bois à certains endroits par exemple)<sup>30</sup>. C'est un lieu de choix qui plus est accessible sans permis, où se rencontrent les humains dans toute leur diversité, auprès d'une multitude d'espèces animales.

On s'y retrouve pour se baigner, pour marcher, pour discuter, pour pique-niquer, pour regarder le coucher du soleil sur l'un des nombreux bancs face à la rivière, pour observer les animaux a

<sup>26</sup> Considéré comme un tigre différent des autres, devenu dépendant de la viande humaine, plus goûtue et dont le sang est plus salé.

<sup>27</sup> D. HARAWAY, *When Species Meet*, University of Minnesota Press, 2008.

<sup>28</sup> P. A. POPIELARZ et P. N. ZACHARY, « The Niche as a Theoretical Tool », *Annual Review of Sociology* 2007, n° 33, p. 65-84.

<sup>29</sup> A. T. LECLERQ *et al.*, *op. cit.*

<sup>30</sup> Sur les enjeux de la *Bufferzone* au Népal, voir J. SAMANTHA, « Tigers, Trees and Tharu: An Analysis of Community Forestry in the Buffer Zone of the Royal Chitwan National Park, Nepal », *Geoforum* 2007, n° 38(3), p. 558-575 ; T. D. ALLENDORF et B. GURUNG, « Balancing conservation and development in Nepal's Protected area buffer zones », *Parks* 2016, n° 22(2), p. 69-82.



*priori* sans risque, etc. La *Banbhoj sthal* est un espace à la fois interculturel (où se rencontrent touristes, habitants étrangers et locaux), intercaste et multi-espèces. C'est en somme un lieu de sociabilité, de tourisme, d'activités sportives et de rites (plateforme de crémation, poteau rituel, usage de la nature purifiante de l'eau, etc.).

Ce micro-territoire connaît une organisation spatiale et temporelle bien établie, où le moindre imprévu appelle à une réadaptation. Un tel endroit revêt des enjeux cosmopolitiques<sup>31</sup> forts, qui renvoient aux enjeux des HWC.

La rivière *Khauraha*, méandre de la rivière *Karnali* (la plus longue et large du Népal), est située entre ledit Parc et la zone de Hattisar. Comme de très nombreux autres cours d'eau<sup>32</sup>, elle joue un rôle fondamental de frontière physique et/ou symbolique et est profondément ambivalente, en étant à la fois pure et polluée, nécessaire et dangereuse. La *Khauraha* médiatise les interactions entre les individus des différents groupes, au fil des saisons (l'eau n'a pas la même hauteur à la mousson qu'en hiver et donc ne se traverse pas aussi facilement) et de la journée (alors que la journée les buffles, vaches et humains viennent s'y baigner, la nuit sa rive devient le territoire des cerfs et des tigres)<sup>33</sup>. Un lieu particulièrement pertinent donc – *a fortiori* quand on connaît l'omniprésence et l'importance de l'eau dans le *Terai*<sup>34</sup> et dans l'Himalaya<sup>35</sup> – pour étudier les relations entre animaux et humains, au quotidien.

Reste à se demander si le potentiel de cet endroit doit se contenter de nous « faire réfléchir sur les crises spatiales entre humains et animaux » ou peut aussi ouvrir des pistes pour « agir » dans le cadre de cette crise humains-animaux.

## B) La piste sémiochimique

Au bout de ces trois mois de terrain, il est apparu que, si de nombreux dispositifs ont été mis en place afin de minimiser ces « conflits », que ce soit par des ONG, des chercheurs, la direction du Parc ou les villageois eux-mêmes, peu touchent à l'olfaction. Là où les barrières électriques et le fait de jeter des pierres concernent surtout le tactile et la douleur, les lumières automatiques et le fait de faire du feu font surtout appel au visuel. Dans la même idée, le fait de crier, d'utiliser un microphone ou d'installer des ruches mobilise surtout l'audition. En réalité, seule la mise en place de cultures non-attractives passe par l'olfaction et ne concerne que les éléphants, les rhinocéros ou les cerfs, alors que ce sens est aussi central chez les léopards ou les tigres.

Il s'agit en fait d'utiliser les modes de communication de ces différentes espèces animales, de s'intéresser à leur *Umwelt*, à la manière dont le monde sensoriel de ces individus est vécu<sup>36</sup>. Ainsi, l'anthropologue peut s'appuyer sur l'étude d'éthogrammes des grands mammifères rencontrés, sur des observations naturalistes attentives et répétées des comportements sociaux, territoriaux et de communication, sur la recherche de stimuli exogènes captés par les

---

<sup>31</sup> B. LATOUR, « Cosmopolitiques, quels chantiers ?! », *Cosmopolitiques : cahiers théoriques pour l'écologie politique* 2002, n° 1, p. 15-26.

<sup>32</sup> K. ROTH, « Rivers as Bridges - Rivers as Boundaries, Some Reflections on Intercultural Exchange on the Danube », *Ethnologia Balkanica* 1997, n° 1, p. 20-28.

<sup>33</sup> Les enjeux de la traversée d'une rivière sur ce terrain a fait l'objet d'un autre article, voir N. VOUILLEUR, « La rivière 'Khauraha', médiatrice entre non-humains et villageois (Népal) », *Rés-EAUX – Carnet de terrain* 2020. <http://reseaux.parisnante.fr/nolwen-vouiller-la-riviere-khauraha-mediatrice-entre-non-humains-et-villageois-nepal/>

<sup>34</sup> G. KRAUSKOPFF, *op. cit.*

<sup>35</sup> K. POMERANZ, « Les eaux de l'Himalaya : barrages géants et risques environnementaux en Asie contemporaine », *Revue d'histoire moderne & contemporaine* 2015, n° 62(1), p. 7-47.

<sup>36</sup> J. V. UEXKÜLL, *A Foray into the worlds of animals and humans with a theory of meaning*, University of Minnesota Press, 2010.

sens qui amènent à agir et surtout travailler avec des biologistes, éthologues ou sémi chimistes. S'ouvre alors la potentialité d'une recherche profondément interdisciplinaire, une ethnographie multi-espèces<sup>37</sup> faisant travailler ensemble sciences sociales et sciences naturelles, qui serait au bénéfice des interlocuteurs rencontrés.

Une piste d'action peut être d'utiliser des phéromones<sup>38</sup>, pour signifier les territoires ou pour apaiser les animaux qui se rendent au village. Sur un niveau plus pratique, ces molécules pourraient être récoltées dans des zoos sur les espèces concernées ou ailleurs sur des espèces voisines (le chat pour le tigre, le cheval pour l'éléphant)<sup>39</sup>. Avec l'aide de biologistes, de sémi chimistes et d'éthologues, il semble tout à fait réaliste de mener à bien un tel protocole, qui plus est jamais expérimenté à Bardiya<sup>40</sup>.

Dans ce cadre-là, la géographie aurait aussi toute sa place. Il sera nécessaire de cartographier longuement l'espace concerné, de s'appuyer sur les données vidéo transmises par les caméras du Parc, d'identifier les divers territoires habités et les divers *habitus*<sup>41</sup>, humains et animaux à l'œuvre, afin de rendre compte d'espace-temps relationnels. Cela irait probablement dans le sens de *TERRA FORMA*<sup>42</sup>, qui défend une nouvelle manière (circulaire) de faire des cartes, qui cherche à faire coexister les récits. Cet ouvrage, récent et ambitieux, concerne les rapports humains - non-humains surtout par rapport à la crise écologique, en faisant référence à la « Zone Critique » de Bruno Latour<sup>43</sup>.

## V) Conclusion

Finalement, la définition même de crise, abordée à l'entrée de cet article, parle d'une période particulièrement propice aux changements, subis ou choisis, et à l'atteinte de limites. Si la situation des HWC n'est pas nouvelle, il est certain qu'elle va en s'aggravant et s'inscrit dans une telle description. On peut se demander pourquoi le terme de « conflit » est employé, si celui-ci ne va que dans un sens, *a fortiori* celui des attaques et destructions des animaux vers les humains et leurs animaux domestiques. Animaux qui n'intellectualisent probablement pas la situation dans de tels termes. On peut aussi s'interroger sur la place des animaux domestiques dans l'équation, alors même qu'ils sont centraux puisque tués et malmenés tantôt par les animaux du Parc tantôt par les humains. Enfin, on peut chercher à comprendre si les habitants de la *Bufferzone* de Bardiya sont résilients et tolérants parce qu'une bonne partie d'entre eux tire profit du tourisme<sup>44</sup>, parce que le Parc est trop contrôlé pour d'éventuelles représailles ou parce que les compensations financières offertes par le Parc (souvent faibles et

---

<sup>37</sup> S. KIRKSEY et S. HELMREICH, « The Emergence of Multispecies Ethnography », *Cultural Anthropology* 2010, n° 25(4), p. 545-576.

<sup>38</sup> Les phéromones sont généralement associées à l'olfaction, mais font en fait appel à un système différent si on veut être précis (organe voméronasal avec conduction nerveuse particulière vers le cerveau).

<sup>39</sup> Communication personnelle avec Alessandro Cozzi, directeur général de l'Institut de Recherche en Sémi chimie et Ethologie Appliquée (IRSEA, France).

<sup>40</sup> Communication personnelle avec Naresh Subedi, directeur du National Trust for Nature Conservation (NTNC, Bardiya). Ce projet s'effectuerait alors en partenariat avec l'IRSEA (voir note 38) en France et le NTNC sur place.

<sup>41</sup> P. BOURDIEU, *Le sens pratique*, Minuit, 1980 ; M. MAUSS, « Les techniques du corps », *Journal de Psychologie* 1934, n° 32, p. 271-293.

<sup>42</sup> F. AÏT-TOUATI, A. ARÈNES et A. GRÉGOIRE, *TERRA FORMA : Manuel de cartographies potentielles*, Éditions B42, 2019.

<sup>43</sup> La Zone Critique peut être vue comme une interface d'une grande hétérogénéité, une fine pellicule à la surface de la terre, celle avec laquelle on est en contact, sur laquelle on peut agir. C'est une notion qui permet de rattacher de nombreuses disciplines normalement séparées, qui peuvent alors travailler sur ce même objet., voir B. LATOUR, *Où atterrir ? : Comment s'orienter en politique*, La Découverte, 2017.

<sup>44</sup> La place du métier de guide touristique à Bardiya fait l'objet d'un article qui sera prochainement publié, voir N. VOUILLE, (s.d.). « Being a naturalist guide in Bardiya (Nepal) : A profession in the in-between », *Studies in Nepali History and Society*.

avec latence) suffisent à apaiser ou supporter les troubles physiques et/ou psychologiques générés par les HWC, ou encore pour d'autres raisons.

Il semble en tous cas que ce « conflit » entre humains et animaux ait donné lieu à un « conflit » entre humains. John Knight<sup>45</sup> décrit le phénomène dans de nombreuses situations à travers le monde. D'un côté ceux qui tirent profit du Parc et sont proches des réseaux sociaux et/ou des ONG, de l'autre ceux qui, plus âgés, vivent de l'agro-sylvo-pastoralisme, se souviennent de l'époque où il était possible de tuer les animaux qui venaient détruire un champ et payent cher la protection de la faune du Parc. On retrouve ici l'une des crises citées au début de cette démonstration, celle qui peut être dite représentationnelle, identitaire ou générationnelle.

Le Parc de Bardiya, s'il a longtemps été bien moins étudié et reste aujourd'hui moins touristique que son homologue appelé Chitwan<sup>46</sup>, est loin d'être l'unique Parc concerné par les HWC. De telles situations existent en Inde (les léopards dans la ville de Bombay qui vont jusqu'à entrer dans les maisons), en Afrique (les éléphants africains qui détruisent les cultures et les habitations), mais aussi en France ou en Belgique (les loups qui mangent les brebis). Le concept de *Bufferzone*, créé dans les années 1970 et mis en place durant les deux décennies suivantes, concerne de plus en plus d'habitants à travers le monde. La crise sanitaire de la Covid19 ayant rendu impossible le tourisme au sein du Parc, les animaux se seraient rapprochés des villages, auraient étendu leurs territoires, tout en présentant moins de signes de stress sur les caméras. Cette crise inédite, qui, elle, incarne bien mieux l'aspect soudain, intense ou brusque de la définition, rappelle avec force son impact pluriel déjà identifié sur les territoires et les frontières<sup>47</sup>, ainsi que l'interdépendance des différentes crises, laissant entrevoir des conséquences encore assez mystérieuses à long terme pour le « *sauvage dans la ville* »<sup>48</sup>.

L'étude d'un tel lieu pousse à la fois à réfléchir à cette crise spatiale et potentiellement à agir pour l'améliorer. *Banbhoj sthal* et *Khauraha* sont aussi les témoins des conséquences écologiques d'une mondialisation grandissante<sup>49</sup> : l'eau vient à manquer en hiver puis crée des inondations en été, les déchets se multiplient, les usages domestiques de la rivière sont de plus en plus polluants.

---

<sup>45</sup> J. KNIGHT, *Natural Enemies : People-Wildlife Conflicts in Anthropological Perspective*, Routledge, 2001.

<sup>46</sup> U. MÜLLER-BÖKER et R. SOLIVA, « The social context of nature conservation in Nepal », *European Bulletin of Himalayan Research* 2003, n° 24, p. 25-62.

<sup>47</sup> A.-L. AMILHAT-SZARY, *op. cit.* ; P. MARCOTTE, M. REDA KHOMSI, I. FALARDEAU, R. ROULT et D. LAPOINTE, « Tourisme et Covid-19 », *Téoros* 2020, n° 39(3). <http://journals.openedition.org/teoros/7976> ; R. BERCEGOL, A. GOREAU-PONCEAUD, S. GOWDA et A. RAJ, « Confiner les marges, marginaliser les confins : la souffrance des oubliés du lockdown dans les villes indiennes », *EchoGéo* 2020. <https://journals.openedition.org/echogeo/19289>

<sup>48</sup> J. ZASK, *Zoocities Des animaux sauvages dans la ville*, Premier Parallèle, 2020.

<sup>49</sup> Sur les effets du réchauffement climatique sur l'eau en Himalaya, voir J. SMADJA et al., *op. cit.*



Figure 3 : Traversée de la *Khauraha* à dos d'éléphant, Bardiya, Août 2019. Réalisation : Nolwen Vouiller.

On peut imaginer des pistes d'action en collaboration avec des potamologues qui étudieraient la qualité microbiologique (microbes, bactéries, virus), chimique (micropolluants) et biologique (macro invertébrés, protozoaires, algues) de l'eau, parallèlement à un travail de terrain étudiant les usages de la rivière et les représentations à son sujet. Il serait aussi possible d'aller étudier les usages de la rivière en amont et en aval de celle-ci, de sa source à son estuaire, sans oublier la végétation de sa rive, la ripisylve. Autant de pistes porteuses d'intérêts et d'espoirs.